

FABLES
DE M. J. KRYLOF.

TRADUITES DU RUSSE,
D'APRÈS L'ÉDITION COMPLÈTE DE 1825.

Par Hippolyte Haselet.



Moscou,
DE L'IMPRIMERIE D'AUGUSTE SEMEN,
IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE IMPÉR. MÉD.-CHIRURGICALE.

~~~~~  
1828.

A Son Altesse Impériale

MONSEIGNEUR

LE GRAND-DUC-HÉRITIER

ALEXANDRE NICOLAÉVITCH.

---

ПЕЧАТАТЬ ПОЗВОЛЕНО

съ тѣмъ, чтобы по напечатаніи, до выпуска изъ Типографіи, представлены были *семь* экземпляровъ сей книги въ Цензурный Комитетъ, для препровожденія куда слѣдуетъ, на основаніи узаконеній. Москва, 1827 года Октябрю 4ї дни.

*Председатель Московскаго Цензурнаго Комитета*

*Князь Мещерскій.*

---

MONSEIGNEUR,

*Les fables de La Fontaine, furent dédiées à l'héritier présomptif de la couronne de France ; la traduction des fables de Krylof, ne peut appartenir qu'à VOTRE ALTESSE IMPÉRIALE, et la haute faveur qui m'est accordée d'en déposer l'hommage à vos pieds, devient pour moi du plus heureux présage.*

*Je suis avec le plus profond respect,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE IMPÉRIALE

*Le très humble, très obéissant et très soumis serviteur*

H. MASCLÉT.

FABLES  
DE M. KRYLOF.

Прекрасное рѣдко переходить изъ одного языка въ другой, не утративъ нѣсколько своего совершенства; что же обязанъ дѣлать переводчикъ? находить у себя такія красота, которыя бы могли служить замѣною.

*Жуковский.*

*Je l'essaie; un plus savant le fasse.*

LAFONTAINE.

---

---

## P R É F A C E.

---

LORSQUE j'entrepris la traduction de ces Fables, je n'ignorais pas qu'à la sollicitation de feu M. le comte Orlof, il en avait été fait à Paris une imitation, dans laquelle cinquante sept littérateurs, la plupart du talent le plus distingué, avaient donné une nouvelle preuve de leur mérite. Je me serais contenté de rendre à leur travail le tribut d'admiration qui lui est dû, si ces MM., pour des raisons qui n'ont pu m'arrêter, ne s'étaient bornés à la moitié du recueil de M. Krylof, et si je n'avais été persuadé qu'il n'était pas absolument impossible de faire de ces Fables, non une simple imitation, mais une traduction à peu-près littérale, et sans porter préjudice à l'ouvrage; autant du moins que pouvait le comporter le génie respectif des deux langues. La latitude arbitraire que se permet toute imitation, ne peut être favorable qu'aux imitateurs, et toujours au désavantage du texte original; c'est une vérité que reconnut M. Salfi lui-même dans le savant

discours dont il a enrichi les Fables en question , lorsqu'il dit : *si questo torna in certo modo a pregiudizio dell' autore , può riguardarsi come un vantaggio pel traduttore ; il quale può spazzare piu francamente sul tema indicato.* L'ouvrage de M. Krylof ne pouvait donc qu'y perdre à n'être pas traduit, autant que possible , littéralement et tout entier. L'appel que fait M. le comte Orlof à ses compatriotes , en faveur d'une traduction de ce genre , suffit pour justifier pleinement mon assertion. J'ai l'honneur de connaître plusieurs Russes très instruits qui eussent pu répondre à cet appel avec beaucoup plus de succès que moi, et je citerai entr'autres MM. B. Khanykof et B. Pouchkin ; mais mon admiration pour la belle langue des Russes ne m'a point permis de composer avec mon amour-propre. Je hasarde donc cette traduction des Fables de M. Krylof , en attendant que quelqu'un de ses compatriotes , plus éclairé et plus heureux que moi , puisse la faire oublier.

Ce n'est pas sans scrupule que j'ai osé marcher, même de loin, sur les traces de M. Noël, l'un des plus éloquens imitateurs des Fables de l'auteur russe , s'il se rappelle surtout que je n'étais pas un de ses premiers élèves, lorsqu'il

occupait avec tant d'éclat la chaire de poésie au collège de Louis-le-grand , à Paris. C'est aussi avec le plus sensible intérêt que j'ai retrouvé au nombre de ses collaborateurs le nom de Mad. de Mérard St. Just, que j'eus l'honneur de connaître autrefois chez Mad. la présidente d'Ormoy, sa mère , et ce n'est pas une des moindres obligations que ma jeunesse eut au philanthrope auteur du tableau de Paris. Mad. de St. Just prouve que le talent est héréditaire dans sa famille ; car j'ai conservé précieusement jusqu'en 1812 un opuscule ingénieux de Mad. la présidente d'Ormoy elle-même , que j'en avais reçu pour souvenir en quittant la France. Je le perdis malheureusement par une catastrophe extraordinaire qui anéantit bien d'autres bibliothèques que la mienne.

Le nom et la réputation littéraire de M. le comte de Ségur ne m'ont pas moins intimidé ; mais ce nom historique m'a rappelé sensiblement le bienveillant intérêt avec lequel M. le comte de Ségur voulut bien accueillir, à mon arrivée en Russie , une sollicitation de M. Palissot en ma faveur , à une époque qui déjoua bien des espérances , et que ne prévoyait que trop l'auteur de *la comédie des*

*Philosophes*, qui sembla y sonner le tocsin pour en prévenir les conséquences désastreuses.

Enfin mon but n'a été nullement de prétendre rivaliser avec aucun des auteurs célèbres qui ont secondé si noblement le zèle patriotique de M. le comte Orlof; mon intention unique a été d'offrir à l'Europe littéraire un faible essai de traduction littérale d'un ouvrage devenu classique en Russie, et qui, à la lettre près, eût exigé de son traducteur, le talent d'un des écrivains qui en ont déjà donné une idée. Pour rendre exactement l'esprit de l'auteur russe, il fallait nécessairement en connaître la langue; sans cet avantage, il était impossible de conserver son caractère à un auteur qui joue rarement avec ses leçons, comme le dit M. Lémontey lui-même dans son *introduction*; et lui prêter la jovialité méridionale, c'eût été alors le *dépayser* et le rendre *méconnaissable* à ses compatriotes.

Parmi le peu de fables que M. Krylof a imitées de Lafontaine, je ne me suis permis d'en traduire que quelques unes, et uniquement pour qu'elles pussent déposer de l'art ingénieux avec lequel l'auteur a su s'approprier des sujets étrangers. On concevra d'ailleurs le motif de ma discrétion à omettre

quelques autres fables, tirées de notre inimitable fabuliste. La loi que je me suis faite de m'écarter du texte le moins possible, m'a déterminé à risquer quelques images et quelques expressions que n'adoptera peut-être pas la susceptibilité de notre langue, et j'en fais mes excuses au lecteur.

Les Russes pourront seuls juger de la fidélité de ma traduction; heureusement une longue expérience de leurs qualités morales me garantit du moins leur indulgence. Je me livre à cet espoir avec d'autant plus de confiance que les difficultés et les entraves, que j'ai dû naturellement rencontrer dans mon entreprise, n'échapperont point à leurs lumières. Si ce léger hommage, que ma reconnaissance offre à cette nation hospitalière et brave, peut contribuer à donner aux étrangers, ne fût-ce qu'une faible idée de sa gloire littéraire, je serai trop récompensé des veilles que je lui ai consacrées.

---

# FABLES.



## LIVRE PREMIER.



### I.

#### Le Cheval et le Cavalier.

On dit que certain cavalier  
Avait si bien à son usage  
Dressé son docile coursier,  
Qu'uniquement par le langage  
Partout il le guidait. Le pied dans l'étrier,  
Le trop imprudent écuyer  
S'en fait au cheval, et la bride inutile.  
Flottait presque toujours, dans sa main immobile.  
A de pareils coursiers, ma foi, c'est bien en vain,  
Dit-il un jour, que l'on veut mettre un frein.  
Il me vient-là, d'honneur, une excellente idée !  
Il fait seller, et notre homme dehors ,  
A son coursier ôte le mors ;

Mais sa bête, bientôt se sentant débridée ,  
S'avise d'égayer son pas.

Le malin se gardait d'une licence entière,  
Et comme l'écuyer ne le réprimait pas,  
Il relève la tête, agite sa crinière.

Pour complaire à son cavalier ,  
L'hypocrite feignait d'en user de la sorte ;  
Mais le voyant toujours n'agir que de main morte ,  
Voilà le rebelle coursier

Qui vous donne à sa fougue une libre carrière.  
Dans ses veines le sang circule à gros bouillons ,  
De ses yeux étincelle une vive lumière ;  
Sourd à son cavalier et bravant de vains sons ,  
Il l'emporte, et sans but , ainsi qu'un trait rapide ,  
Il court , à tout hasard , où son ardeur le guide.

Le cavalier , d'une tremblante main ,  
Tente , mais vainement , de lui glisser son frein.  
Le coursier d'autant plus , se démène et s'irrite ,  
Le perfide fait tant qu'enfin  
De la selle il le précipite ;  
Lui-même , ainsi qu'un tourbillon ,  
Qu'emporterait une tempête ,  
Prend de nouveau l'essor, sans que rien l'inquiète ;  
Mais bientôt , rencontrant un ravin très profond ,  
Lancé des quatre pieds , il s'y casse la tête.

Le maître , informé de sa mort ,  
Se livrant tout entier à sa douleur amère :  
— O mon pauvre cheval ! c'est moi qui de ton sort,  
Dit-il , hélas ! suis la cause première ;  
Si je t'avais laissé ton frein ,

J'eusse eu, pour te guider, tout le pouvoir en main ;  
Je ne te devrais pas une chute honteuse ,  
Tu ne me devrais pas une fin si piteuse.

Quelque attrait qu'ait la liberté ,  
Pour le peuple toujours elle est pernicieuse ,  
Si l'usage n'en est sagement limité.

## II.

## Les Musiciens (\*).

*Dorimon* à diner engagea son voisin ;  
Mais il avait son but , quoique n'en disant rien.  
Il était mélomane ; et son dessein unique  
Ne fut que de lui faire admirer sa musique.  
On dine, et ses chanteurs vous font entendre un train ;  
A vous déchirer les oreilles.  
L'un en majeur ,  
L'autre en mineur ,  
Jamais sabat de chats n'offrit scènes pareilles.  
Le voisin tout abasourdi  
En avait la tête rompue ;  
— Mais , mon cher , ce charivari,

(\*) Les fables imitées de Lafontaine sont omises, hors quelques unes. Elles sont d'ailleurs en petit nombre. Voyez la préface.

Dit-il à son hôte , me tue ,  
 De grâce , épargne mon cerveau ;  
 Ces gens ne chantent pas, sans conscience ils braillent.  
 Que trouves-tu là de si beau ?  
 Pour moi , d'honneur , ils me tenaillent.  
 C'est vrai , reprend l'Amphitryon ,  
 Avec quelque confusion ,  
 Ils écorchent un peu , mais je le certifie ,  
 Dans les vignes pas un ne se mit de la vie.

Quant à moi je dirai : buvez plutôt un peu ;  
 Mais lorsqu'on joue, il faut se mettre au fait du jeu.

## III.

## La Corneille et la Poule.

Du prince de Smolensk lorsque la politique ,  
 Aux vandales nouveaux préparant ses filets ,  
 A l'audace opposait une adroite tactique ,  
 Et que la ruse enfin , pour les perdre à jamais ,  
 Entraînait dans Moscou les imprudens français ,  
 Lors , de cette cité , si féconde en merveilles ,  
 La masse se soulève , et du petit au grand ,  
 Tout en quitte les murs, sans perdre un seul instant.  
 On eût dit d'un essaim d'abeilles.  
 Du haut d'un toit , tranquille et se frottant le bec ,  
 Et par fois se grattant l'oreille ,  
 Une Corneille

Regardait le tout d'un œil sec.  
 —Et toi , que fais-tu là , commère ,  
 Ne penses-tu pas au départ ?  
 Lui crie alors , d'un ton sévère ,  
 Une poule déjà sise sur un brancard.  
 Les ennemis , dit-on , vont être à notre porte.  
 —Soit, reprend la corneille, eh-bien ! et que m'importe ?  
 Sans crainte , moi , je reste ici.  
 Toi , si tu prends tant de souci ,  
 Fais ce que tu voudras , ainsi que tes pareilles ,  
 Chacun , selon les cas , doit prendre son parti ;  
 Moi , je sais que jamais on n'a cuit , ni rôti  
 La gent heureuse des corneilles.  
 Ainsi je saurai bien avec eux m'arranger ,  
 Je pourrai même m'adjuger  
 Ma part à quelque bonne aubaine ;  
 Quelque peu de fromage , ou quelque os ; et l'on sait  
 Que cela , ma commère , en vaut très fort la peine.  
 Belle huppe ! adieu donc , bon voyage ! — En effet  
 La corneille tint bon et ne bougea de place ;  
 Mais dupe en son calcul , son appétit vorace  
 N'eut pas le tems de faire un bien riche butin ;  
 Koutousof ayant su , pour remplir son dessein ,  
 Affamer dans Moscou son hôte avec sa troupe ,  
 La pécore trouva sa place dans leur soupe.

De l'homme , bien souvent , telle est la sotte erreur ;  
 Du bonheur il prétend boire à longs traits la coupe ;  
 Hélas ! au résumé , l'aveugle , par malheur ,  
 Ainsi que la corneille , est tombé dans la soupe.

## IV.

## La Cassette.

Il nous arrive fréquemment  
De nous mettre pour rien l'esprit à la torture ;  
On s'intrigue , on raffine , on juge , on conjecture ,  
Tout le secret parfois est d'agir simplement.

Un jour quelqu'un d'une cassette  
Crut à propos de faire emplette.  
Elle était d'un fini , d'un goût , d'une beauté  
Qui faisaient qu'à la voir on était enchanté.  
C'était enfin un meuble unique.  
Survient certain individu ,  
Qui se dit dans la mécanique  
Être , on ne peut plus , entendu.  
— Cette cassette est sans serrure ,  
Donc , dit-il , elle est à secret ;  
Je l'ouvrirai , la chose est sûre.

Je m'en fais fort , ce sera bientôt fait.  
Gardez-vous d'en douter ; c'est en vain qu'en cachette  
Vous vous riez de moi ; dans l'instant sans crochet  
Je vais m'en rendre maître , et j'ouvre la cassette.  
En mécanique , moi , je vauz aussi mon prix.  
Il s'empare du meuble , il l'examine , et puis  
Le tourne , le retourne et s'y casse la tête.  
D'abord il pousse un clou . . . rien . . . et se ravisant,  
Il en presse un second . . . encor peine perdue.

Puis il travaille l'anse , en arrière , en avant ,  
Son attente est encor déçue.  
Voyant son génie aux abois ,  
On s'égayait en tapinois ;  
Tandis qu'il était au supplice ,  
On chuchotait , on souriait ;  
A chaque pièce qu'il touchait ,  
On s'écriait avec malice :

Ce n'est pas ça ,  
Ce n'est pas là.

Confus , impatient , d'autant notre Archimède ,  
S'intrigue , enrage , sue et rien ne lui succède.  
De fatigue épuisé , notre homme enfin se rend ,  
Sans pouvoir ouvrir la cassette.  
Pourquoi se cassait-il la tête ?  
Elle s'ouvrait tout simplement.

## V.

## La Fille à marier.

Déjà dans son printems , sur le choix d'un mari  
Une fille rêvait ; point de mal jusqu'ici ;  
Mais ce qui gâte un peu l'affaire ,  
C'est que la Donzelle était fière.  
Ses vœux vont le prouver : il faut que mon mari  
Soit de la première jeunesse ;  
Je veux qu'il ait de la beauté ,

De l'esprit et de la richesse,  
 Un rang et des cordons ; j'y tiens , en vérité.  
 Je veux enfin ... la belle était fort exigeante,  
 Que mon mari possède tout.  
 Tout ! ... la prétention était extravagante ;  
 Le plus entreprenant n'en viendrait pas à bout.  
 Il serait taxé de folie.  
 De plus , et remarquez ceci :  
 La belle voulait bien permettre à son mari  
 Beaucoup d'amour , mais point de jalousie !  
 Chose étrange pourtant ! ... C'est que de soupirans  
 Des plus huppés et de tous rangs  
 La nymphe eut le bonheur de se voir assaillie.  
 Par malheur elle était difficile en son choix.  
 C'eût été pour toute autre une heureuse fortune ;  
 Mais ici son orgueil n'en croit trouver aucune.  
 l'i-donc , dit-elle , on n'est pas plus bourgeois !  
 Celui-ci n'a nul rang , l'autre pas une croix.  
 Comment se décider pour de telles espèces ?  
 L'un possède un beau nom , mais où sont ses richesses ?  
 Ou quels sont ses emplois ?  
 On a d'affreux sourciis , ou bien le nez trop large.  
 L'un était par trop mal , l'autre n'était pas bien.  
 Aucun d'eux à son cœur enfin ne disait rien.  
 Les galans se voyant à charge ,  
 Firent leur révérence et prirent leur parti.  
 Un an se passe , un autre encore ,  
 Tout espoir paraissait pour elle anéanti.  
 A la fin , de nouveau l'on soupire , on l'adore ;  
 Mais les amans étaient d'un moyen acabit.

Ceux-là , ma foi , sont bien bonasses.  
 Dit-elle alors avec dépit.  
 C'est pour ces beaux messieurs que l'on aura des grâces !  
 Oui vraiment , ils me font pitié ,  
 Et je ne conçois rien , d'honneur , à ces délires !  
 Avant eux j'ai congédié ,  
 Sans me vanter , bien d'autres sires.  
 Sont-ce là des maris pour moi ?  
 On dirait que de l'hyménée  
 Je brûle de subir la loi ?  
 Rien ne presse , et n'en suis nullement chagrinée.  
 Non , je ne trouve aucuns dégoûts  
 Au bienheureux état de fille.  
 La nuit , mon sommeil est fort doux ,  
 Le jour , je suis gaie et tranquille.  
 Il serait donc inconvenant  
 D'aller me jeter à la tête  
 De quelque langoureux amant.  
 Donc , ce nouvel essaim battit aussi retraite.  
 Les amours informés de ces nombreux refus ,  
 Dès-lors ne reparurent plus.  
 Un an se passe ,  
 Et pas d'amant.  
 Encore une autre année , une autre la remplace ,  
 Et pas ombre de soupirant.  
 Déjà notre belle princesse ,  
 Hélas ! commençait à mûrir ;  
 Des compagnes de sa jeunesse  
 Elle faisait le compte , et poussait un soupir ! ...  
 Pour les compter , la belle avait bien du loisir.

Depuis long-tems , long-tems l'une était mariée ,  
 Une autre par l'hymen allait être liée ,  
 Pour elle , elle semblait être mise en oubli.

L'ennui , le sombre ennui se glisse dans son âme.

Bientôt , son plus sincère ami ,  
 Son miroir , dénonça chaque jour à la dame ,  
 Pour surcroît de souci ,  
 Du tems , à ses attraits , quelque nouvel outrage.

De ses yeux que devient l'éclat ?

Que deviennent de son visage

Les lys et le tendre incarnat ?

Le tems en a comblé l'une et l'autre fossette.  
 Les jeux , les ris , hélas ! sont en pleine retraite.  
 Chaque jour elle perd de sa vivacité ,

Pour elle , il n'est plus de gaîté.

Enfin , Dieu me pardonne ,

Mais il faut dire tout ,

La pauvrete grisonne ;

C'était malheur partout.

Triomphante naguère et d'hommages comblée ,  
 Sa cour faisait l'éclat de toute une assemblée ;  
 Mais à présent....grands Dieux!....on l'isole au boston.

Son orgueil a changé de ton ,

Et la raison lui dit que d'un prompt mariage

Le parti serait le plus sage.

Le sexe en vain nous brusque ; auprès de lui le cœur ,  
 En tapinois toujours parle en notre faveur.

Elle cessa donc d'être fière.

Craignant de rester fille , enfin elle épousa

Le premier qui se proposa.

Ce n'était plus le tems de faire la sévère ,  
 Et ce fut encor trop heureux  
 Qu'elle ait pu trouver un boiteux.

## VI.

*N*e *P*arnasse.

Lorsque les Dieux , jadis de la Grèce chassés ,  
 Furent dans leurs états par d'autres remplacés ,

Du Parnasse le nouveau maître ,

A ce que dit le chroniqueur ,

Y mit des ânes pour y paître.

Les Aliborons , par malheur ,

Furent informés que les Muses ,

Depuis peu du Parnasse excluses ,

Avaient sur son vallon ci-devant habité.

Je savais bien , en vérité ,

S'écrie un des baudets en dressant les oreilles ,

Que pour bonnes raisons

Ici nous demeurons.

C'est de nous maintenant qu'on attend des merveilles.

Le monde , sûrement , des Muses dégoûté ,

Par nos accens ici desire être enchanté ;

Eh bien ! attention ! mes amis , du courage ,

Vous allez voir comment je procède à l'ouvrage.

Suivez-moi ; mais surtout pas de timidité.

Des ânes le renom va passer d'âge en âge.

Nous sommes un troupeau ; bien mieux que les neuf  
 sœurs ,

Il faut que nous fassions résonner l'harmonie.  
 Afin d'en faire ouïr à coup sûr les douceurs ,  
 D'ânes formons un chœur ; et de la confrérie  
 Pour préserver la gloire et bannir les abus ,  
 Voici quel en sera le premier des statuts :

    Tout candidat qui dans l'organe  
     N'annoncera pas l'agrément ,  
     Qu'on admire en celui de l'âne ,  
     Doit du Parnasse absolument  
     Être banni comme un profane.

Tous inclinent l'oreille , à ce doux règlement ,  
 En signe d'applaudissement ,  
 Et la cohorte en chœur vous entame un vacarme ,  
 A répandre partout l'allarme.

    On eût dit mille chariots ,  
 Dont les essieux , graissés avec économie ,  
 Eussent fait crier l'air et grincer les échos.  
 Enfin , au désespoir des coursiers d'Arcadie,  
 La honte fut le prix de cette symphonie ;  
 Leur maître s'impatienta ,  
 Et chassés du Parnasse avec ignominie ,  
 Dans l'étable il les relégua.

Aux ignorans ici sans faire de querelle ,  
 Je prétends rappeler ce qu'on a toujours dit :  
 Lorsque la tête est sans cervelle ,  
 Ce ne sont pas les lieux qui donnent de l'esprit.



## VII.

## l'Oracle.

Dans un temple payen , on prétend qu'autrefois  
 Une divinité de bois  
 Avait le don de prophétie ;  
 De ses sages avis la foule était ravie ,  
 De tous côtés on accourait ;  
 Aussi d'or et d'argent sans cesse on la couvrait ;  
 On vous la chamarrait des pieds jusqu'à la tête ;  
 Des offrandes sans nombre encombraient ses autels ;  
 Le plus riche ornement composait sa toilette ;  
 Par l'avidité des mortels ,  
 De prières , de vœux tout le jour étourdie ,  
 D'un nuage d'encens elle était assaillie.  
 A l'oracle chacun croyait aveuglément.  
 Tout-à-coup, sans qu'on sût ni pourquoi, ni comment,  
 O surprise ! ô scandale !  
 L'oracle évidemment commence à radoter ;  
 Dans chaque réponse il signale ,  
 Sitôt qu'on vient le consulter ,  
 La plus absurde incohérence ,  
 Et dans cette triste occurrence ,  
 Frappé d'étonnement , chacun se demandait :  
 ( Tout en craignant encor de penser en impie , )  
 Mais qu'est-il devenu ce don de prophétie ,  
 Qui jusqu'ici le distinguait ? —

Voici le secret de l'affaire :  
 Notre idole était creuse ; on y faisait poser ,  
 Probablement en grand mystère ,  
 Un prêtre intelligent pour y prophétiser ;  
 Et tant qu'un pareil homme occupait cette idole ,  
 De l'oracle partait la voix de la raison ;  
 Mais si quelque imbécille allait jouer ce rôle ,  
 L'oracle devenait alors un franc-oisson.

On prétend qu'on a vu dans mainte et mainte affaire ,  
 Plus d'un juge autrefois montrer du jugement ;  
 Mais ce n'était , dit-on , je ne sais si l'on ment ,  
 Qu'à l'aide d'un bon secrétaire.

## VIII.

## Le Bois et le Feu.

Avec discernement cédez à l'amitié ;  
 De son voile souvent l'intérêt seul se couvre.  
 C'est un abyme affreux que sous vos pieds il ouvre,  
 Pour vous y perdre sans pitié.  
 De cette vérité , je veux , à ma manière ,  
 Vous rendre , s'il se peut, l'évidence plus claire.

C'était l'hiver. Un feu qu'un voyageur avait ,  
 Selon toute apparence ,  
 Délaissé près d'un bois , sous la cendre couvait ;  
 Mais sans quelque aliment, il n'est pas d'existence,

Et petit-à-petit notre feu s'éteignait.  
 L'infortuné , voyant sa fin prochaine ,  
 En ces termes s'adresse au bois :  
 — O mon ami , que ton sort me fait peine !  
 Vraiment il est cruel ; d'où vient que je te vois ,  
 Tristement solitaire ,  
 Dépouillé de feuillage , ainsi geler tout nu ?  
 Dans un pareil état comment es-tu venu ?  
 — La neige en est la cause, elle envahit la terre,  
 Répond le bois , et d'ordinaire ,  
 L'hiver je n'ai ni fleurs , ni fruits.  
 — L'hiver, dis-tu, parbleu ! moi , j'en fais mon affaire,  
 Pourvu qu'à mes efforts les tiens soient réunis,  
 Reprend le feu , tu peux compter sur mes services.  
 Je suis le frère du soleil ,  
 Et pour rendre de bons offices ,  
 Mon pouvoir au sien est pareil ;  
 Et même, empêche-t-il que les fleurs ne périssent ?  
 Eh-bien , l'hiver , demande un peu  
 Aux serres , mon ami , des nouvelles du feu.  
 La neige tombe . . . et les lys y fleurissent.  
 L'aquilon souffle . . . et les fruits y mûrissent.  
 C'est à moi seul pourtant que l'honneur en revient.  
 De se vanter à nul il ne convient ;  
 Mais au soleil je puis , sans trop de confiance ,  
 Le disputer pour la puissance.  
 L'hiver , avec orgueil il brille ; son éclat  
 A la neige peut-il porter la moindre atteinte ?  
 Il parvient au coucher , sans y laisser d'empreinte.  
 Moi , je livre à la neige un bien autre combat.